

**Michelle Pfeiffer**  
**Une prodigieuse ascension**

Maurice Elia

Number 151, March 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50325ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Elia, M. (1991). Michelle Pfeiffer : une prodigieuse ascension. *Séquences*, (151), 36–37.

## MICHELLE PFEIFFER

## une prodigieuse ascension



Grease 2 (1982)

Il y a une quinzaine d'années, une jolie blonde, qui paraît ses beaux cheveux et son excellente dentition sur la couverture des magazines ou sur des affiches gigantesques, avait fini par dire non. Partageant le générique de la série-tv à succès «Charlie's Angels» avec deux autres actrices à la physionomie tout aussi foudroyante, Farrah Fawcett-Majors avait décidé de tout abandonner pour prouver qu'elle avait du talent. Burt Reynolds lui avait offert sa chance au théâtre en lui donnant la possibilité de monter sur les planches de son théâtre floridien, et elle avait interprété quelques rôles à la télévision et au cinéma (femme battue, femme agressée) qui lui donnaient l'impression qu'elle était sur le bon chemin. Elle avait plaisamment laissé tomber le Majors de son nom de femme mariée après son divorce, proclamé partout qu'une nouvelle carrière commençait pour elle et qu'on verrait ce dont elle était capable.



Scarface (1983)

Le cas de Michelle Pfeiffer est semblable, mais seulement de façon superficielle. Elle ne fut pas la star-vedette d'une série-tv, ni la belle femme qui pavait ses charmes sur grand écran de façon constante. En fait, tous ses films n'ont jamais été de fantastiques succès commerciaux (mais *The Russia House* pourrait venir démentir cette statistique), et son talent était déjà là sur l'écran avant même qu'elle puisse vouloir démontrer quoi que ce soit.

Car enfin, tout cinéophile qui se respecte vous dira que son charme est sans doute transcendant, sa physionomie terriblement séduisante, mais qu'il y a en elle quelque chose de bien plus élevé, de plus profond, quelque chose de chaleureux, d'émouvant et de secret dans chacun des rôles qu'elle a eu à interpréter jusqu'à ce jour. Ce ne sont pas ses yeux, c'est son regard. Ce n'est pas sa silhouette, ce sont les mouvements de son corps. Ce n'est pas sa voix, c'est sa musique intérieure.



Into the Night (1985)

Perfectionniste à cent pour cent (tous les cinéastes avec lesquels elle a tourné sont d'accord sur ce point), Michelle Pfeiffer a su s'imposer à une époque où les valeurs sociales, les fantasmagories des années 80, la candeur puérile de la génération vidéo pouvaient facilement avoir raison d'elle. Mais elle est partie gaillardement de l'avant, tout juste après avoir remporté le concours de Miss Orange County, le comté californien où elle est née le 29 avril 1957. La petite ville de Santa Ana, c'est un faubourg de Los Angeles et, à quelques minutes de là, il y a Anaheim... et Disneyland. On est en quelque sorte à la porte des miracles, face au pont-levis magique qui permet aux choses magnifiques de se produire.



The Witches of Eastwick (1987)

Formation artistique complétée, spots publicitaires déjà loin derrière elle, Michelle Pfeiffer est jugée bonne pour la gloire. Pourtant, d'après ses propos, elle ne semble pas avoir toujours voulu être comédienne. Enfant, adolescente, elle n'allait pas souvent au cinéma. Elle préférerait regarder de vieux films en noir et blanc à la télévision. Ça la faisait rêver et souvent, elle s'amusait à jouer la comédie, toute seule, dans sa cour. Jusqu'au jour où elle fut engagée (elle avait alors 20 ans) par les producteurs de la série-tv «Fantasy Island», aux côtés de Ricardo Montalban et Hervé Villechaize. Elle portait un paréo violet et elle ne devait prononcer qu'une seule réplique : «Who is he, Naomi?»

Belle entrée en scène, la télé. Des petits rôles aux plus grands,

Michelle Pfeiffer s'est lentement hissée au firmament des vedettes. On peut mentionner ici qu'elle n'a jamais été starlette, ce qui lui a permis de ne jamais entrer dans la catégorie des *dumb blondes*, expression de l'époque désignant les jolies filles sans cervelle. Sa radieuse beauté aidant, elle a accepté des rôles dans des films sans intérêt jusqu'au fameux remake de *Scarface* qu'a voulu mettre en scène Brian De Palma. Femme du gangster Joe Montana (Al Pacino), elle est habillée à la perfection, ses cheveux sont courts et encadrent un visage soucieux. Elle n'est pas longtemps à l'écran (quelques minutes tout au plus), mais sa dernière scène est mémorable. Violentée verbalement par Pacino qui ne la considère bonne qu'à s'occuper de ménage et d'enfants, elle lui répond de façon très plate : «I'm leaving. I don't need this shit!». Admirable moment qu'elle rejouera de façon encore plus convaincante (et dans un autre contexte) face à Jeff Bridges dans *The Fabulous Baker Boys*.

Cet instant de magie pure, elle le multipliera dans ses longs métrages suivants, et à des degrés divers. Dans *Ladyhawke*, la magie est empreinte de mystère : son regard est à l'honneur, ainsi qu'une certaine fragilité qu'elle gardera tout au long de sa carrière. Dans *Into the Night*, elle est le rêve éveillé de Jeff Goldblum («Jeff, c'est nous, les hommes», dira John Landis, réalisateur de ce film), insomniaque notoire qui entre accidentellement dans les folles aventures de cette jeune blonde aux cheveux courts poursuivie par des bandits. Elle y est absolument irrésistible dans son blouson de cuir rouge qu'elle ne quittera pas tout au long du film. Dans *The Witches of Eastwick*, elle détonne en mère d'une nombreuse marmaille et forme, face à Jack Nicholson, un trio improbable (mais comique) avec Cher et Susan Sarandon. Dans *Married to the Mob*, elle y est tout simplement géniale. Elle a une scène, dans l'embrasure d'une porte, où elle dose avec parcimonie ses regards et ses mots, devant Matthew Modine, géant mal à l'aise devant cette beauté qui l'invite littéralement à dîner avec elle.

Michelle Pfeiffer semble avoir pris le contrôle de sa vie et de sa carrière. Malgré la peur qui l'assaille à chaque tournage et à la veille de la première de chacun de ses films, elle paraît parfaitement à l'aise. Témoins ses quatre derniers films où elle fait preuve d'une assurance à toute épreuve.

Elle est propriétaire de restaurant dans *Tequila Sunrise* et oscille périlleusement entre le risque et la sécurité, symbolisés respectivement par les personnages qu'interprètent à ses côtés Mel

Married to the Mob (1987)





Gibson et Kurt Russell. Il est vrai que le scénario de Robert Towne lui permet de prononcer des répliques sur mesure et de se comporter avec une telle classe qu'elle dépasse aisément ses deux partenaires masculins.

Jouant à nouveau les héroïnes romantiques, elle ose interpréter Madame de Tourvel dans l'adaptation des «Liaisons Dangereuses» qu'a réalisée Stephen Frears. Inférieur à notre avis au *Valmont* de Milos Forman (meilleur transpositeur de l'esprit et de l'époque de Laclos), le film ne vaut que par la présence de Michelle Pfeiffer qui, par son interprétation, arrive à nous prouver qu'on peut mourir d'amour, tâche qu'essaya de son côté sans trop de succès Meg Tilly dans l'autre film.

Puis il y eut *The Fabulous Baker Boys*. Elle est Susie Diamond, une femme de caractère dont la beauté classique et le charme au micro convaincront suffisamment les frères Baker qui ne perdent pas trop de temps pour l'engager à leurs côtés. Des moments de magie, il y en a plusieurs dans ce film courageux, écrit spécialement pour elle par le jeune réalisateur Steven Kloves. D'abord, le «*Makin' Whoopee*» qu'elle chante en susurrant, le micro à la main, ondulant son corps sur le piano luisant de Jeff Bridges. Mais aussi, la scène où elle ne se retient pas de montrer leurs quatre vérités aux deux

**The Russia House** (1990)



frères. Et celle de l'audition, à l'issue de laquelle elle prononce un très terre-à-terre : «*Alors?*» avant de remâchonner mécaniquement son chewing-gum.

Enfin, dans le rôle de la très introvertie Katya Orlova de *The Russia House*, Michelle Pfeiffer n'a plus à nous convaincre de son talent. On y trouve de la recherche, une certaine technique, et nous ne parlons pas ici de l'accent russe qu'elle y déploie. On voit d'ailleurs dans son interprétation qu'aucun désir de ressembler à Meryl Streep ne l'anime. «Version russe de la Vénus de Milo», dira d'elle Barley Blair, le personnage qu'incarne Sean Connery dans le film. Fred Schepisi, réalisateur qui a dirigé Meryl Streep dans *A Cry in the Dark* et Daryl Hannah dans *Roxanne*, avoue lui-même qu'il a découvert en Michelle Pfeiffer beaucoup plus que le simple charme physique : «Elle dégage du mystère certes, mais elle est tout aussi espiègle, vivante et souvent très gaie.»

Il n'y a pas eu de personnages vraiment sérieux ou vraiment comiques dans la carrière jusqu'ici ascendante de Michelle Pfeiffer. C'est sans doute ce qui fait son succès tant auprès des hommes que des femmes. Pour celles-ci, elle représente une sorte d'idéal féminin. C'est souvent une femme forte avec des faiblesses innées, qui combat l'adversité avec son intelligence et son savoir, faisant de temps en temps appel à son regard ou à son charme. Une de ces femmes avec qui on aimerait passer deux ou trois heures sans arrière-pensée devant un café pour parler de tout et de rien, qui vous écoute avec attention et partage vos angoisses et vos joies le temps d'un ou deux cognacs.

Michelle Pfeiffer, c'est tout cela et plus. Elle vous entraîne à partir à la recherche de ce qu'elle est, tout en vous donnant la main pour ne pas que vous trébuchiez accidentellement sur le pavé. Elle a encore beaucoup à donner et ce n'est pas pour rien que la chanson qu'on lui fait interpréter à l'audition initiale de *The Fabulous Baker Boys* s'intitule «*More Than You Know*»...

Maurice Elia

#### FILMOGRAPHIE

- 1979 : Falling in Love Again (Steven Paul)
- 1980 : The Hollywood Knights (Floyd Mutrux)
- 1981 : Charlie Chan and the Curse of the Dragon Queen (Clive Donner)
- 1982 : Grease 2 (Patricia Birch)
- 1983 : Scarface (Brian de Palma)
- 1985 : Ladyhawke (Richard Donner)
- 1985 : Into the Night (John Landis)
- 1985 : Sweet Liberty (Alan Alda)
- 1986 : Amazon Women of the Moon (le sketch «Hospital» de John Landis)
- 1986 : The Witches of Eastwick (George Miller)
- 1987 : Married to the Mob (Jonathan Demme)
- 1988 : Tequila Sunrise (Robert Towne)
- 1988 : Dangerous Liaisons (Stephen Frears)
- 1989 : The Fabulous Baker Boys (Steven Kloves)
- 1990 : The Russia House (Fred Schepisi)
- 1991 : Love Field (Jonathan Kaplan)



**Tequila Sunrise** (1988)



**Dangerous Liaisons** (1988)



**The Fabulous Baker Boys** (1989)



**Love Field** (1991)